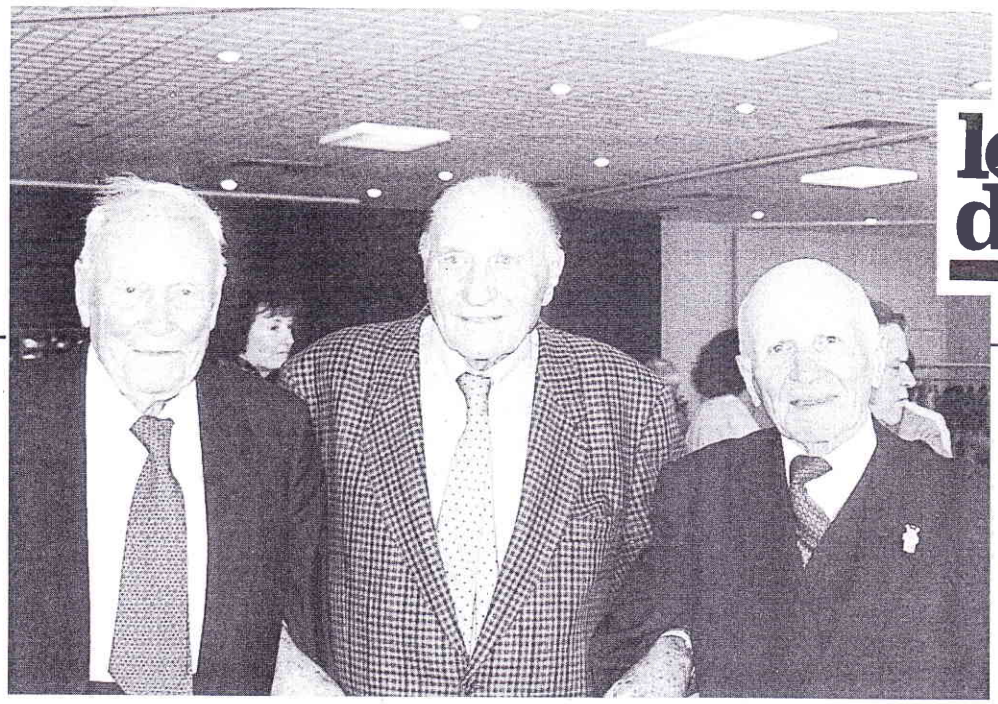
SEPTEMBRE 1999
N° 22

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



97 852 JOURS AU MUGUET DE MAI 99

Oui! mis bout à bout, les jours vécus par notre doyen Charles Clarac et nos professeurs Robert Hartz et Henri Camboulives - réunis ci-dessus - constituaient cette somme presque cent fois millénaire, au Muguet 99, premier samedi du joli mois de mai...

"Et le total de leurs âges?" direz-vous. Eh bien, il culmine à 267, chiffre vérifié - comme les précédents - par Pierre Zécri, l'un de nos commissaires aux comptes.

S'il est vrai qu'on a l'âge de ses artères, celles de ce trio du Mai 99 parurent de bon aloi aux 83 autres ALYCéennes et ALYCéens venus recharger leurs batteries au contact de tels vétérans.

✪ suite en feuillet encarté

L'équipe animatrice de l'ALYC: Jo Pozzo di Borgo et Michel Sadeler présidents d'honneur , Janine Sadeler vice-présidente, Jean Malpel président, Renée Fleck photographe et Michel Challande secrétaire.

GAUCHE DE LA MAIN DROITE

C'était aux temps anciens (1945-50) où la couture était une matière obligatoire au lycée, et mettait certaines élèves au supplice, supplice administré par Mme Olivès.

Pour ma part, ayant eu le bonheur de fréquenter l'ouvroir des bonnes soeurs à Souk-Ahras, les cours de couture étaient des heures de détente couronnées par des notes flatteuses.

Ce ne fut pas le cas pour ma jeune soeur Simone, quand elle entra à Laveran. Non pas qu'elle fût malhabile de ses mains, bien au contraire, mais elle était... gauchère, pauvre mignonne.

A première vue, on se dit qu'une aiguille c'est comme un verre: utilisable de la main gauche comme de la droite. Point du tout! Seule, l'aiguille tenue de la main droite était admise, et Mme

● suite page centrale

ET CE FUT MON ULTIME COMPOSITION D'ANGLAIS

L'anecdote racontée par Janine Rutherford, fille de notre regretté M. Fargeix, m'a remémoré une mésaventure qui m'advint en décembre 1944, et où m'est apparu une dernière fois ce professeur à la personnalité forte et originale.

J'étais alors, par la force des choses et l'ironie du sort, non pas au bahut mais au col vosgien d'Oderen, empêtré dans la neige, parmi d'innombrables sapins, et j'assumais la fonction - modeste mais assez utile - de radio de bataillon au 3ème R.T.A.

Un jour, le commandant de Reyniès, avec cette courtoisie bienveillante qu'il savait allier à une autorité efficace, me fit savoir que j'étais désigné pour subir un examen d'interprête à Belfort, tout récemment libéré.

Il faut dire que, quelques semaines auparavant, on avait demandé, dans les unités, des candidats à cette fonction.

L'opération ne m'ayant pas

● suite pages centrales

CINQ TÉMOIGNAGES OTENT LE DOUTE

La légende titrée "Otez-nous d'un doute", parue sous une photographie de la cour du petit lycée (de garçons) dans le dernier numéro des "Bahuts du Rhumel" a fait couler de l'encre: cinq réponses sur 300, alors que l'impact médiatique calculé par les experts de la communications s'établit à seulement deux pour mille. Voici ces témoignages qui contribuent à définitivement "oter le doute":

● Pour moi, pas de doute, la photo est prise du presque milieu du passage couvert allant du bâtiment central au petit lycée, comme en témoigne le fragment sombre en haut et à gauche du cliché, qui appartient à la couverture de ce passage.

Devant soi, on a la petite cour et l'aile oblique allant du corps central au bâtiment longeant la rue Grand où entraient les primaires.

Au rez-de-chaussée, se trouve effectivement la grande salle de gymnastique, où le proviseur ayant succédé à M. Tongio faisait donner des fêtes pour le personnel.

Au premier étage à partir de la droite, classe de M. Aubertie, puis la mienne, puis celle de Mme Hartz, plus à gauche et non visible. Au second, infirmerie et lingerie.

Les cuisines se trouvaient à droite de la salle de gymnastique, mais sous le bâtiment central, et ouvraient sur la galerie du rez-de-chaussée de la grande cour... "*Je combats le fumet par la fumée*", dit un professeur surpris en train de fumer, en sortant d'une classe au dessus de ces cuisines.

Henri CAMBOULIVES.

suite en dernière page

GAUCHE DE LA MAIN DROITE

● suite de la page 1

Olivès fut horrifiée lorsque Simone présenta à son inspection un ourlet certes impeccable mais - ô sacrilège! - manifestement cousu **dans le mauvais sens: avec la main gauche.**

La pauvre gosse eut beau expliquer qu'étant gauchère, coudre de la main droite donnait des résultats consternants, rien n'y fit: elle dut batailler de la main droite, accumulant les mauvaises notes et les retenues.

Que faire? Maman demanda un entretien à Mme Olivès, et lui expliqua qu'il n'y avait aucune mauvaise volonté de la part de Simone, mais que celle-ci, fort habile de sa main gauche, était - si l'on peut dire - gauche de sa main droite.

Autant s'adresser à un mur. Peu importait qu'un ouvrage exécuté de la main gauche fût impeccable, le dogme imposait qu'il fût cousu de la main droite. Point final! Et d'ailleurs, il fallait aussi prendre en compte la gène imposée aux autres élèves: cette main gauche gâchait le spectacle de la ribambelle de tous ces bras droits tirant l'aiguille dans une harmonie qui caressait l'oeil...

Qu'à celà ne tienne! Pour ne géner personne, Simone aurait pu s'installer en bout de table?...

Mais non, la main gauche était **interdite**, *"streng verboten!"*

La situation était bloquée...

Sont-ce les anges gardiens familiaux qui nous inspirèrent? Dans une subite illumination, nous nous aperçumes qu'il suffisait de tenir l'ouvrage à l'envers (le haut à la place du bas) pour que les points d'ourlet exécutés de la main gauche aient l'air d'avoir été faits de la main droite.... Eureka!

Désormais, Simone fit ses travaux de couture à la maison, à l'envers, de la main gauche, et, pendant les cours de couture, bien abritée entre deux compagnes, fit semblant de coudre de la main droite...

Commentaire de Mme Olivès - ravie de sa "victoire" - "Comme quoi il suffit d'un peu de bonne volonté!"

Sancta simplicitas!

Andrée
MONNIER POLYCARPE.

C'était pendant l'année scolaire 1945-46, à l'issue de laquelle seraient subies les épreuves de la première partie du baccalauréat... perspective qui ne semblait pas stresser (mot inusité à l'époque) les souriantes "1ère A et B" de Mme Bertrand, professeur de lettres: de haut en bas et de gauche à droite, Janine Arnaud, Geneviève Mingur, Stéphane et Mireille Alaize, Renée Moniot, Paule Watcher, Yvonne Sardou, Andrée Foix; puis Liliane Perrier, Evelyne Monti, Mady Roques, Huguette Franquet, Michèle Torsat, Odile Bonoli, Charlotte Cazeaux, Suzie Dessens, Denise Michel; puis Janine Aubrun, Eliane Bobillon, Odile Schwartz, Micheline Boesser, Janine Cornet, Olga Attali, Claudine Damville, Nadia Ferrier; puis Janine Lacombe, Odette Ballet, ? Guedj, Mme Bertrand, Huguette Attali, Colette Allouche, Huguette Nakache; puis Alix Crépin, Yvonne Serra, Paulette Adda, Josèphe Attal, Josette Gosland et Colette Chemama.

TRENTE ANS AVANT MAI 68

Il fut un temps où notre brave Salah (dont le nom se déclinait parfois en Sala, Sali, Salo) nous envoyait rejoindre nos salles de classe d'un vigoureux roulement de tambour. Les interclasses entre les deux cours bénéficiaient alors de 10 à 15 bonnes minutes.

Vint ensuite l'époque de la stridente sonnerie électrique, qui était émise depuis la loge du concierge... Alors, les interclasses se réduisirent à cinq mesquines petites minutes.

Le samedi qui suivit l'application de cette nouvelle mesure administrative, au sortir de l'étude de sept heures du soir, mon ami Fernand Mamo, trois ou quatre condisciples et moi-même nous plaçâmes en tête d'un cortège d'une quarantaine de demi-pensionnaires et externes surveillés, qui avaient commencé à clamer à haute et claire voix: "Rétablissez l'interclasse!"

L'expression de cette exigence ne s'arrêta pas là: au contraire, elle se répercuta tout au long de la rue de France puis de la rue Caraman.

Le ton n'avait rien d'agressif: le timbre des voix était plutôt bon enfant, si bien que ce chahut surprenait plutôt qu'il ne choquait, et que semblaient s'amuser à l'entendre, les nombreux passants qui fréquentaient les dites artères en cette fin d'après-midi et de semaine.

Mieux: la manifestation bénéficia du soutien plein de sollicitude de deux agents de police qui - plus intrigués qu'inquiets - encadrèrent le cortège jusqu'à la place de la Brèche. Là, sur un ultime "Rétablissez l'interclasse!", les manifestants se dispersèrent... non sans un petit brin de fierté.

Nul ne sut et nul ne saura jamais comment retentirent, en Haut Lieu, ces trompettes de la renommée auxquelles la sagesse populaire a donné le nom de téléphone arabe.

Toujours est-il que, le lundi matin suivant, un échantillon de ci-devant manifestants - on aura vite compris lesquels - se retrouva rassemblé au secrétariat du proviseur, d'où Mme Mérouze le fit pénétrer dans le bureau de M. Blanc.

Celui-ci, sourcils froncés, manifestement outré, interpella les délinquants, de sa belle voix grave et sévère:

"Quel est celui d'entre vous qui a pris l'initiative de cette manifestation tout à fait insolite?"

Il lui fut timidement bafouillé que ce chahut était né de façon tout à fait spontannée, et que les "grands" que nous étions en avaient pris la tête du seul fait qu'ils appartenaient aux classes terminales: philosophie et mathématiques élémentaires.

Faut-il préciser que nous n'en menions pas large lorsque ce court entretien (si j'ose dire) prit fin. Sa brièveté nous laissait même entrevoir l'arrivée de réactions disciplinaires exemplaires: une, voire un copieux chapelet de consignes entières, de dimanche en dimanche... peut-être, la comparution en Conseil de discipline suivie d'un renvoi plus moins long dans nos foyers.

Or, nous allions avoir à subir les épreuves du baccalauréat peu de temps après...

C'est peut-être ce qui explique que la montagne (si je puis dire) accoucha d'une souris, et que la sanction tant redoutée se réduisit à une misérable "colle" de deux paires d'heures, un très ordinaire jeudi matin.

Notre sympathique M. Blanc, moins sévère que nous aurions pu le penser, avait limité notre inconvenance à ses infimes proportions.

A ce prix, nul ne regretta jamais son rôle spontanné de pseudo-leader dans l'affaire, et chacun eut tendance - comme nous disions dans notre patouète d'alors - à la ramener...

Maurice BENOS.

N.D.L.R. Pour les agitateurs de ce lointain samedi soir de 1938, là ne s'arrêta pas leur vocation d'être leader: l'un termina sa carrière sous un képi à cinq galons non panachés, un autre dans une toge de haut magistrat, un autre encore dans un fauteuil de P.-D.G., et un autre enfin devint - tout bonnement, tout naturellement - proviseur...

ET CE FUT MON ULTIME COMPOSITION D'ANGLAIS

● suite de la page 1

paru très périlleuse, je m'étais mis sur les rangs: étant le plus grand germanisant du bataillon (et même le seul, probablement), j'avais appris un certain nombre de termes et locutions militaires, et l'on avait recours à mes services pour interroger nos prisonniers avant de les expédier vers l'arrière.

Je m'étais donc fait inscrire pour l'examen d'allemand, et, comme ce n'était pas plus cher, pour l'anglais également.

Dans cette langue, toutefois, si je me débrouillais assez bien pour traduire les aventures de Mr. Pickwick ou celles de Tom Sawyer, je n'étais guère à l'aise face à un tommy ou un G.I. - ce qui, d'ailleurs, m'arrivait rarement... Mais, après tout, qu'est-ce que je risquais?

Mon départ fut facilité par une accalmie, ainsi que par l'arrivée récente de deux nouveaux radios, remplaçant des camarades infortunés.

Je montais dans le dodge du ravitaillement qui m'emmena, prudemment et interminablement, jusqu'à Belfort où l'athmosphère me parut maussade et gaciale.

Le lendemain, je fus conduit dans une salle de classe, en compagnie d'une vingtaine de militaires venus de diverses unités...

Et, fit irruption, un fringant capitaine que je n'eus aucune peine à reconnaître, malgré son uniforme, et bien qu'il n'eût pas son air jovial et malicieux habituel.

C'était M. Fargeix qui, l'oeil sévère, se mit aussitôt à nous apostropher: il nous précisa qu'il s'agissait, ici, de quelque chose de très sérieux, et que les fumistes manifestement motivés par l'obtention d'une permission de 24 ou 48 heures pourraient bien avoir à s'en repentir.

Puis, sans perdre de temps, démarrant en trombe comme une jeep pour une mission urgente, il nous dicta un texte en anglais, sans relâcher l'allure, avec un impeccable accent british.

Il filait bon train tout en observant les nuances, donnait à chaque mot son importance et franchissait avec agilité les obstacles de la ponctuation.

Pris de vitesse, je ne réussissais à attraper qu'un mot par-ci, par-là, juste pour me rendre compte que le texte se rapportait à l'époque actuelle... mais je ne comprennais rien de plus: malgré l'harmonie des phrases et du rythme, j'étais débordé, submergé, désemparé.

Je ne pus, ainsi, transcrire la moindre phrase et moins encore donner une quelconque traduction, et je rendis une copie à peine moins blanche qu'elle n'était à l'origine...

A l'issue de l'épreuve, qui en était vraiment une pour moi, j'allais, penaud, saluer l'impitoyable capitaine qui, dans le troupier hâve et peu soigné que j'étais, n'avait pas dû reconnaître l'élève appliqué, sinon transcendant, qu'il avait jadis baptisé "chubby" - adjectif qui, comme chacun sait, signifie "joufflu".

Son visage, alors, se détendit: "Tiens! qu'est-ce que tu fiches ici?"

Après m'être excusé pour ma lamentable prestation, je lui expliquai que la vie que je menais depuis un certain nombre de mois était peu propice à l'exercice de mes qualités intellectuelles, et que j'entendais beaucoup plus parler l'arabe, autour de moi, que la langue de Churchill.

J'expliquai aussi que, pour la rapidité de l'audition, je n'étais pas, non plus, favorisé: avec mon "talky-walky", j'entendais des messages bien articulés, sans précipitation, et en français de surcroît, du genre "Allo! Pri-me-vère? ici Pé-lar-go-nium. M'entendez-vous? Répondez!"... Il ne s'agissait pas, en effet, de comprendre de travers: celà aurait pu entraîner de fâcheuses conséquences.

Quant à l'écriture, je ne la pratiquais plus guère qu'en griffonnant - de temps à autre - pour dire à mes parents que j'étais en bonne santé, et qu'ils ne devaient pas se faire trop de mauvais sang.

J'exposai aussi ma situation présente, la-haut, sur la montagne hostile ensevelie sous la neige...

Je l'aimais bien, la neige! A Constantine, elle me faisait rêver et les sapins aussi (1) mais, maintenant, je ne l'appréciais plus.

Et puis, cette neige où je pataugeais était sale, et souillée par des quantités de projectiles tombés du ciel mais que l'on aurait pu croire venus de l'enfer.

De plus, celà faisait longtemps que je voyais tomber des camarades, et mon tour finirait par venir, car "tant va la cruche à l'eau" (2)... bref, si je pouvais continuer à servir la France dans des conditions moins inconfortables, je n'en serais pas fâché.

Voilà donc ce que je disais, en substance (et en français) ma mémoire n'ayant jamais été d'une précision rigoureuse.

M. Fargeix, qui avait retrouvé sa cordialité coutumière, me réconforta, m'assurant que la victoire était proche, que le plus dur était fait, et qu'il espérait me revoir bientôt sur le Vieux Rocher...

Maurice Meignien, lorsqu'il était "a young chubby-cheeked boy"...

J'en oubliai de demander aux autres candidats - parmi lesquels, d'ailleurs, je n'avais vu aucun Constantinois - comment ils s'étaient tirés d'affaire. En fait, je craignais des réponses qui n'auraient pu qu'aggraver ma déconvenue.

Pour l'épreuve d'allemand, le texte à traduire était écrit et à ma portée. Mais ceux qui concouraient avec moi - une bonne trentaine - étaient tous, je crois, originaires de la province qui vit naître M. Hartz - à qui j'adresse, en passant, un "herzlichen Gruss" - aussi, j'estimai que je n'avais plus qu'à aller me rhabiller... en tirailleur.

Sur la route malaisée du retour, le chauffeur - comme à l'aller - fit des prodiges de virtuosité pour maintenir sa camionette entre les deux fossés, mais, sur le verglas, elle fit brusquement un demi-tour parfait, comme si elle voulait nous ramener à Belfort...

Finalement, elle reprit le chemin d'Oderen, et je n'entendis plus jamais parler de l'exmen.

Après coup, cependant, je ne devais pas regretter ma piètre équipée à Belfort: ayant réintégré mon unité, j'appris que l'un de mes équipiers venait d'être fauché par un obus de mortier.

Ainsi, ma courte absence m'avait peut-être sauvé la vie!

Maurice MEIGNIEN.

1- Il faut dire que la connaissance que j'en avais venait essentiellement des cartes de voeux et des contes de Noël, ainsi que des romans de Jack London ou de J.O. Curwood dont je me délectais quand ronflait le poêle de la salle à manger... ou quand le sirocco faisait suinter la gargoulette.

2 - Dans une atmosphère plus détendue, mon facétieux professeur m'aurait probablement fait remarquer que la métaphore était bonne, sauf qu'en l'occurence, il s'agissait de feu plutôt que d'eau.

HOMMAGE

Dans les nombreuses archives du professeur qu'il fut, au lycée de garçons de Constantine, de 1934 à 1956, M. Camboulives a retrouvé la composition en rédaction d'un de ses anciens élèves, "travail *qui paraît, à première vue, facile,* dit-il, *mais qui montre, en réalité, une belle forme de présentation, imagée à la Stendhal, dirions-nous"...*

Voici ce texte de plus de 60 ans, en hommage à celui qui fut un fidèle de l'ALYC et un délicieux camarade, trop tôt ravi à notre amitié.

Dans la salle féodale du château de Bivar, sont réunis Rodrigue, Chimène et le petit Ruy, leur fils, âgé de dix ans.

Aux murs, se trouvent les portraîts des ancêtres. L'enfant connaît l'histoire de chacun, excepté celle de Don Gomez, comte de Gormas. En vain, il la demande encore, ses parents gardent un silence obstiné.

Survient Don Diègue. L'enfant le supplie de lui raconter l'histoire de Don Gomez.

Récit de Don Diègue.

"Mon enfant, ce Don Gormas était le père de ta mère. Son bras avait été le plus ferme appui du royaume, et sa vaillance en avait fait un grand général.

"Un jour, il rivalisa avec un autre homme au passé aussi glorieux que le sien l'était alors, pour la charge de gouverneur du prince de Castille, le fils du roi.

"Le roi choisit le concurrent de ton grand-père. La discussion à la sortie du palais s'envenima et, sous l'effet d'une violente colère, ton grand-père gifla celui qui lui avait été préféré.

"Tu sais déjà, malgré ton jeune âge, l'outrage grave que constitue un soufflet.

"Le vieillard remit à son fils le soin de le venger. Et ton grand-père mourut, tué en duel par un adolescent"...

- "Mais quel était donc celui qui a tué mon grand-père, et ce vieillard outragé?"

Il s'aperçut alors que sa mère pleurait, et Rodrigue, les yeux humides, répondit à sa question:

"Celui qui a vengé son vieux père, mon cher Ruy, c'est ton père."

Emile LACOMBE (23 11 1938).

les bahuts du rhumel

ALYC
● Président Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris 77350
Le Mée/Seine 01 64 37 15 40
● V.présidente Janine Sadeler
160, avenue du 2ème-Spahis
83110 Sanary 04 94 74 64 86
● Trésorier Claude Moreau
122, rue de Vaugirard
75006 Paris 01 45 49 08 77
● Secrétaire Michel Challande
6, Parc du Château
78410 Aubergenville
01 30 9115 59
LES BAHUTS DU RHUMEL
● Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg Saint-Maurice
04 79 07 29 31

l'edelweiss
☎ 04.79.07.05.33

L'INCONNU ÉTAIT UN " X "

C.Q.F.D.

Je me souviens qu'étant en rhétorique, un professeur de mathématiques du nom de Vignes — qui ne nourrissait pas pour la jeunesse une bienveillance particulière — nous avait donné en devoir un problème de géométrie très au-dessus de notre force.

Chacun s'était déclaré impuissant à le résoudre dans l'intervalle de la semaine qui séparait un cours du suivant, et aucun professeur adjoint n'avait pu apporter aux pensionnaires — qui étaient nombreux dans notre classe — de secours utiles pendant les heures d'études.

Il se trouvait qu'Ernest (1), alors à Polytechnique, ne rentrait à Paris que quelques jours après le premier octobre.

Il regarda le problème dont la solution se présenta instantanément à son esprit : nous établimes ensemble la figure utile sur ma copie et, m'ayant fait répéter la démonstration, il me laissa seul pour la rédiger, ce que je fis correctement.

L'après-midi, M. Vignes ramassa les copies à deux heures et, par la simple inspection des figures, il comprit que personne, à un élève près, n'avait trouvé le problème.

Il retourna à la chaire, s'assit en posant les copies devant lui et dit, de ce ton trainard qui nous était plus pénible que celui de la colère : " **Mercier au tableau** ". *J'y fus ;* " **Faites la démonstration** " *; je la fis très correctement sans qu'il eût rien à ajouter.*

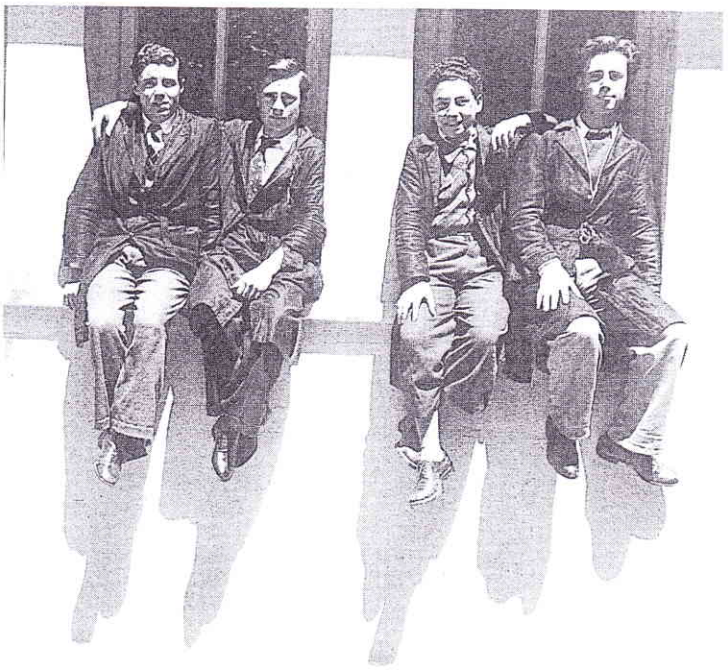
Alors, toujours de ce ton de sous-officier qui veut tout de même prendre en faute, il dit : " **Qui est-ce qui vous a fait le problème ?** " *Je répondis :* " **Mon frère** ".

Cet interrogatoire du juge d'instruction se termina ainsi : " **Qu'est-ce qu'il fait, votre frère ?** " ; " **Il est à l'école Polytechnique** " *répondis-je.*

L'ancien Normalien avait reçu une douche ; il resta coi et je retournai à ma place la tête haute.

Maurice MERCIER.

1. Frère de l'auteur, qui devait — entre autres activités — fonder la Compagnie française des pétroles.



Entre le repas de midi et la reprise des cours à 14 heures, pour les potaches en blouse noire de 1940, quelle plus douce béatitude que de "glander" un brin! Surtout si le soleil se met de la partie. Alors, pour "lézarder", les fenêtres du laboratoire de physique-chimie se révèlent les mieux exposées aux rayons de l'astre, qui projette, sur le mur clair, la tiède silhouette inférieure des inséparables René Meyère, Alexis Pozzo di Borgo, Maurice Bonvino et Guy Oberdorff...

CINQ TÉMOIGNAGES OTENT LE DOUTE

● Suite de la page une

● Mon avis est qu'il s'agit bien de la salle de gymnastique où se passaient les écrits du baccalauréat avant la guerre de 1939-45. Au dessus, on voit très bien les deux galeries où s'ouvraient les salles de classe. Dans celle du premier étage, je retrouve avec précision celle de M. Darolles, dont on voit la fenêtre.

Selon moi, cette photographie date de l'époque où avait déjà été réalisé un aménagement de l'allée conduisant à l'entrée de la "cour des grands": un bâtiment abritant plusieurs sal-les de cours, occupe maintenant l'espace qui - de no-tre temps - ne comportait qu'une allée sous préau. Lors de ma visite au lycée, en 1981, c'est la transfor-mation la plus importante que j'avais remarquée et, si je me souviens bien, mes hôtes algériens me l'a-vaient signalée comme étant leur oeuvre; c'est pour-quoi, dans l'angle supérieur de la photographie, on voit le départ d'une superstructure.

René BRAUN.

● A mon avis, il s'agit de la salle dans laquelle nous passions les épreuves du bac; les cuisines étaient sur la droite. Je n'ai pas le souvenir d'y avoir pratiqué la gymnastique, mais, par contre, d'y avoir disputé des compétitions d'escrime.

Jean MALPEL.

● Je crois pouvoir lever l'incertitude à partir de deux anecdotes, souvenirs personnels que cette reproduction a réactivés. La première concerne l'exploit footballistique bien involontaire que j'ai réalisé à l'époque, en logeant, d'un tir tendu à ras de terre, la balle de tennis usagée qui nous servait alors de ballon, exactement dans l'orifice terminal inférieur de la gouttière figurant sur le côté droit de la photo... Longtemps après, je me suis interrogé sur la probabilité statistique de renouveler pareil exploit, qui a bien eu pour cadre la façade du gymnase et sa grande porte d'entrée.

La deuxième vient confirmer qu'il ne peut s'agir de la partie arrière des cuisines, qui se situait beaucoup plus à droite de cette gouttière en regardant le cliché, sur lequel aurait dû alors figurer la fontaine où nous avions coutume de nous précipiter dès que retentissait la sonnerie annonçant la fin de la récréation. C'est à proximité de cette fontaine, en effet, que nous entassions nos vêtements trop encombrants, parfois à même le sol - souvent aussi, accrochés au grillage de protection des fenêtres. C'est bien là que, durant un des hivers 1941 ou 42, craignant d'être en retard, j'ai omis de récupérer mon manteau de sortie bleu marine d'internat, qu'un ange gardien bienveillant a rapporté à la lingerie du bahut où je n'ai été averti de son existence... qu'à la veille du départ pour les grandes vacances, lorsque fut établi, avec la lingère, l'inventaire de mon trousseau immatriculé numéro 67. Mais, entre temps, que d'angoisses à l'idée de la perte définitive d'un vêtement aussi précieux à l'époque! Mais aussi, que d'interrogations - a posteriori - sur le niveau de la communication entre les élèves et l'Administration!

Jean Dominique FOATA.

● Il s'agit indiscutablement de la salle dite de gymnastique, donnant dans la cour des "petits", où, en 40, ayant dérapé sur le macadam, je me suis trouvé par terre avec deux dents cassées: mon père avait tenu à faire mettre des clous au semelles de mes souliers "montants"... pour les économiser! Ces clous m'ont coûté bien cher, depuis, en appareils dentaires!

D'autre part, c'est dans cette salle de gymnastique qu'un Proviseur dont j'ai oublié le nom avait - au grand dam de ma mère - autorisé des bals, le dimanche après-midi, dans les années qui suivirent la fin de la guerre. J'en garde un excellent souvenir, comme certainement nos amies du lycée de jeunes filles.

René BLANC.

COURS PRIVÉS

J'ai pris, avec M. Césari, des *cours privés* (on disait, à l'époque, "leçons particulières") pendant l'été 1942, pour préparer un oral de grec un peu chancelant.

J'ai pu apprécier la façon dont il m'a fait répéter, sans relâche, conjugaisons, déclinaisons, et remise au clair sur la grammaire grecque.

Tant et si bien que, l'été suivant - pour le plaisir cette fois - j'ai refait du grec avec lui, puis choisi cette branche à la fac, en lieu et place de l'Histoire.

En parallèle, nous avions son épouse, Mme Césari - en 3ème, seconde et première - qui était aussi une enseignante remarquable, un peu sévère certes mais combien efficace.

"Prenez une feuille volante!" étaient ses premiers mots, lorsque - serrée dans un petit manteau gris-vert - elle entrait en classe et nous dispensait de fréquentes mais utiles interrogations écrites.

Je dois à la petite histoire d'ajouter que ces leçons de grec, à Bellevue Supérieur, étaient un excellent prétexte pour sortir de la maison, utiliser un vélo de guerre reçu en cadeau, et rencontrer, comme par hasard, sur le chemin, quelqu'un qui m'était cher et se reconnaîtra...

Ceci a sans doute ajouté beaucoup de charme à mon amour pour le grec et à mes rencontres studieuses avec M. Césari.

Josette FABRYCY BONICI.

P.S. Au fait, Marcel Néto se souvient-il des "petites" qu'il regardait avec intérêt dans le tram du retour à Bellevue?

AU MUGUET DE MAI 99

suite du recto

4 Fcs), menu qui détaillait les salades Caroline, Florida et italienne, la pissaladière, la quiche, la mousse de foie au poivre vert, la mortadelle aux pistaches, le carré de porc-annanas-pruneaux et enfin la pièce de boeuf sauce remoulade... cette profusion constituant uniquement les hors d'oeuvre que chacun se fit servir au buffet.

Puis la fricassée de volaille sautée aux cèpes, avant le brie... (bizarrement pléonasmé "d'Ile de France") la tarte aux framboises, le multi-fruits et le tiramisu.

On fit joyeusement honneur à ce gastronomique programme, après un petit speech amical du Président - qui tint à ne le prononcer qu'une fois entouré des membres de son équipe animatrice.

Ceci dit - au risque d'efffleurer d'une touche rabat-joie l'euphorie festive - que soit ici permise l'esquisse d'une remarque: beaucoup de camarades venus de loin avaient espéré retrouver leurs ex-condisciples résidant dans les Bouches du Rhône. Or, important se révéla le nombre des amis (il n'est pas question - bien sûr - de ceux que l'on sait souffrants) dont le nom avait été répéré avec grand espoir dans l'annuaire mais qui n'étaient pas venus au rendez-vous fraternel...

Comme pour leur donner des regrets - en conclusion - cédons la parole ou plutôt la plume à celui qui consacra un quart de sa vie à enseigner le français, le latin et le grec aux élèves du lycée d'Aumale: M. Camboulives. Au lendemain même de ces chaleuseuses retrouvailles, il nous confia:

"Cette journée a été pour moi admirable à tous les points de vue, émouvante, et en définitive comptera parmi les plus belles de ma vie.

"Je ne remercierai jamais assez mes anciens élèves de m'avoir procuré cette joie en rendant possible une telle rencontre, animée d'une telle ferveur grâce à la noblesse de sentiments de tous les participants, organisateurs et invités, et qui était si visible sur tous les visages et dans tous les comportements, certains d'une expression si touchante.

"C'était un bel exemple des hautes exaltations qui peuvent soulever les hommes et qui sont absolument nécessaires au maintien des sociétés".

"C'est votre honneur et notre fierté que la certitude de votre appartenance à un type humain qui est de niveau avec une telle conduite".

Georges Dragacci, Françoise Challande, Odile Pozzo di Borgo Lovichi, Henri Atlani, Francine et Guy Oberdorff, Jo Pozzo di Borgo, Marie Louise Dragacci, Josiane Atlani, Michel Challande.

Eliane Colin et Paul Mathey

Michèle et André Péhau

Simone Berleux Magnani, Marie Castellano Vicaire, Claudette Catté Magnani, M. Vellutini (neveu de M. Joseph Césari, professeur), Marie Antoinette Paolini, Marie José Dessens Poinsignon, Philippe Vellard, Mme Toulemonde, Marie Pierre Vellard, M. Toulemonde.

Bernard Lalo, Armande Destribat, Pierre et Anita Xavier, Bruno Grima.

Ci-dessus, André Antonini, Maud Torasso, Yves Casha, Jean Benoit, José Torasso. Ci-dessous, Danièle Garnier Bonnet, René Fleck, Liliane Piétri Dol, M.A. Paolini, Emmanuel Garnier, Renée Fleck - André et Charlette Orosco.

AU MUGUET DE MAI 99

● suite de la page une

Extraordinaire doyen! Solide comme le roc de Cirta, roti au soleil comme un play boy, très à l'aise dans sa charpente sportive d'homme d'action toujours en quête de découvertes...

Patriarcal Robert Hartz, que sa canne accompagnait comme une élégance plus que comme une assistance, et dont les yeux souriaient, d'une connivence entamée il y a plus d'un demi-siècle...

Etonnant Henri Camboulives, droit comme un élégant peuplier, et doté d'une mémoire au regard de laquelle resterait pantoise celle du plus sophistiqué des ordinateurs...

Parmi les autres anciens professeurs invités à cette fête. Et il se trouvait qu'à l'unique exception de madame Bruschini - que la plupart de nos amies ALYCéennes ont connue alors qu'elle était Mlle Buono lors de son séjour sur le Rocher, après sa sortie de l'École Normale de Sèvres) tous furent anciens élèves de nos bahuts: Simone Clouet-Zannettacci, Marie José Codaccioni, notre Normalien d'Ulm René Braun, Marcel Néto... ainsi que les "absents excusés": Renée Fiorini-Chodorowicz, Marceau Zinat et Jean Tolla, dont on peut affirmer que le regret de leur non-présence fut aussi grand pour eux que pour leurs anciens condisciples.

En efficace tandem, Janine Sadeler et Jo Pozzo di Borgo se révélèrent les parfaits organisateurs de ces retrouvailles marseillaises pleines d'ambiance chaleureuse, où la gent féminine ne fut pas la dernière à affirmer sa présence. Ils avaient choisi le cadre maritime de l'hôtel Concorde Palm Beach, en bordure de Méditerranée, et requis les services d'un soleil que "l'incontournable" publicité télévisée du couscous Garbit n'eût pas hésité à qualifier de "comme la-bas, dis!"...

Par leurs soins, la vaste salle à manger - donnant sur la plage au bord de laquelle on sirota suavement l'apéritif tout en s'adonnant aux délices de la tchatche - avait été "cirtéanisée" en neuf tables toponymiquement baptisées "La Brèche", "Place Lamoricière", "Rue Caraman", "La Pyramide", "Faubourg Lamy", "Route de Sétif", "Le Coudiat", "Faubourg Saint-Jean" et "Rue Rohault de Fleury".

Chaque convive y trouva, devant son couvert, un menu enluminé d'une évocation des bains de mer Belle Epoque (lorsque le repas de noces était facturé

● suite au verso

René Braun, Simone Clouet Zannettacci, Paule Bruschini Buono, Robert Hartz, Marcel Néto, Henri Camboulives et Marie Josée Codaccioni, qui furent enseignants à Laveran ou Aumale.

Georges Desfeux, Andrée Bénos Roux, Paule Chevrot Pérégo, Maurice Bénos, Blanche Simpère, Marcel Chevrot, Jean Simpère, Marie Madeleine Desfeux.

Jacques Béranger, Marie-Line Marche, Sylvie et Marcel Adida, Angèle Béranger Vizzavona, Jean Marche.

Octave Reboul, Suzanne Braun Domalin, Marie Christine Néto Espanet, René Braun, Renée Reboul Fournel - Maurice Tiphine et Georges Bincaz.

Ci-dessus,Josette Fabrycy Bonici, Janine Izaute Aubrun, Alice Mercuri Artusi, Eliane Artusi Batisse, Andrée Mercuri. Ci-dessous, Jean Malpel, Francine et Pierre Zécri, Lucienne Bincaz, Lucette Del Piazzo Roubert - Lucien et Monique Sibillat, Suzanne Zanetti.